

Éditorial

Par Pascal LEFEBVRE

Une toile de Picasso, les *Femmes d'Alger*, vient de battre le record de vente aux enchères chez Christie's à New York, suivie de près par une statue de Giacometti. Entre le nombre de naufragés en Méditerranée et l'excédent des recettes fiscales de l'Allemagne, le chiffre, famélique, s'insinue dans le flot monotone s'échappant des chaînes d'information diffusant en continu. Or, nous dit Howard Becker, cité par nos auteurs : « *un objet ne représente rien du tout si personne ne porte attention à lui, si personne ne l'utilise pour parvenir à une certaine forme de compréhension* ». À quelle compréhension de notre monde de telles œuvres d'art nous incitent-elles donc ? Quelle attention, autre que celle dictée par l'intérêt marchand, requièrent-elles de notre part ? Quelle expérience nous font-elles vivre qui puisse enrichir notre vision du monde ?

Trois articles publiés dans ce numéro (serait-ce là le signe d'un intérêt émergent chez les chercheurs et les praticiens ?) gravitent autour de ce même thème du rôle de l'Art en le liant à l'activité managériale. Le premier est un article collectif, fruit d'une réflexion menée par des chercheurs, des praticiens du management et des artistes, dans le cadre d'un programme européen, qui exprime l'idée que les représentations artistiques, en l'occurrence des photographies et une pièce de théâtre témoignant de fermetures d'usines, sont susceptibles d'enrichir la nature et les modes de production des connaissances sur ce qui se joue alors dans les corps, les croyances et les représentations des salariés qui vivent de telles ruptures.

Un deuxième article évoque, quant à lui, un programme de formation s'adressant à l'ensemble des managers de la filiale française d'une grande entreprise allemande. L'une des composantes de ce programme, étudiée ici par les auteurs, consistait à préparer ces managers à une visite au Louvre au sein du département des peintures, l'Art étant censé stimuler leur réflexion sur la légitimité du pouvoir, ses symboles, les formes d'autorité et les dynamiques relationnelles à l'œuvre dans une organisation.

Le troisième article inverse la perspective : il n'est plus question ici de gestionnaires cherchant dans l'Art une meilleure compréhension de leur pratique, mais d'artistes à qui l'appropriation d'outils de gestion permet de réconcilier l'essence artistique qu'ils revendiquent et la pérennité économique et sociale de leur métier, en l'occurrence celui d'architecte.

Dans ces trois cas se posent les mêmes questions : comment traduire son ressenti dans le langage de l'Autre, décrire son expérience quotidienne dans des registres et selon des codes radicalement nouveaux, transgresser le formalisme des organisations et les convenances académiques pour redonner du sens à son vécu et se le réapproprier ? L'Art est-il alors le plus court chemin de l'homme à l'homme, comme le prétendait Malraux ?